

# PREMIERS POÈMES

1975 - 1992

## II/ PREMIERS POÈMES II



*La chèvre qui rit et le lapin qui pleure, encre sur papier  
© Xavier Hiron, 1985*

## Premiers poèmes II

Ces onze plus neuf poèmes d'origines éclectiques - vers 1976 pour les premiers, après 1992 pour les derniers - présentent une tonalité générale plus mature que dans la section I des Premiers poèmes. Ils sont aussi plus centrés sur l'époque parisienne de l'auteur, où s'est formulé son désir d'entrer de plain-pied dans l'âge adulte.

### SOMMAIRE

PREMIERS POÈMES 1975 - 1992	60
III/ PREMIERS POÈMES (deuxième partie)	60
115- Lingerie (19)	60
116- Le pamphlet (20)	61
129- Rue Mouffetard (40)	62
130- Une maison (33)	63
131- Avenue Victor Hugo (37)	65
133- La vie rêvée (21)	66
134- Aux hommes de demain (23)	67
135- Ode funèbre (17)	67
139- Marcher encore (16)	69
140- Consentement mutuel (17)	69
141- Petites choses (30)	70
ODE À LA LUNE	71
86- Ode à la lune I (15)	72
87- Ode à la lune II (50)	73
88- Ode à la lune III (15)	74
91- Petite histoire enfantine (17)	75
95- Discours pour un musée imaginaire (66)	77
98- Pour une Commune immortelle (18)	79
100- Les neiges de Varsovie (31)	80
101- Je n'aurai pas connu (24)	80
103- Retour vers le passé (22)	82

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Premiers poèmes II

PREMIERS POÈMES 1975 - 1992

III/ Premiers poèmes (deuxième partie)

La terre est froide.  
Le vent souffle sa glace d'hiver.  
Et par derrière le tain et le verre  
S'étend le jade.

L'armoire ouverte.  
Une pierre harmonie baigne l'air.  
De cet air neuf des parfums chers  
Des mers inertes.

Puis une flûte picole un vin frais  
Comme une émanation superbe d'alcool  
Sur une eau verte et odorante.

La mer, la mer :  
Que cette mer est lointaine et lâche  
Alors que s'ouvre en ses dentelles  
Quelques fragiles lingeries !  
Le souvenir bouillant, sévère  
Sur un orchestre de cent violons...

Un bruit dans le couloir.  
La porte est refermée.

115- Lingeries (19)

Il y a l'ennui rose brodé sur les coussins  
Et dans la chambre mauve au silence d'airain.

## Premiers poèmes II

Et la joie amoureuse devant l'assiette vide  
Que le sourire avive ou que ton amour feint.

Il y a la rue sale comme une plaie béante  
Ouvrant son large sexe et ses jambes charmantes.  
Au plus bas de Paris, sous sa toison fournie  
Se dresse de frissons la noire Saint-Denis.

Il y a ce corps bleu, à peine carminé  
Sévèrement durci et la tête effarée.  
Sur le béton armé dentelé par les balles  
Vocifèrent les voix, les perles de la peur.

Les boucheries d'incendie et les blêmes lueurs  
Des visages dégrafés sur notre sang pâle !  
« Mais que me chantes-tu ta chanson immobile ? »  
Te récris-tu, au fond, prêt à verser ta bile.

« Que vaille donc le temps à tout passer au crible ?  
Chaque pamphlet aigri a cette odeur saline.  
L'espoir est salvateur. L'inconscience terrible.  
Va donc, referme vite : ton œuvre est anodine ! »

116- Le pamphlet (20)

Tel un oiseau tombé des toits  
Une sirène trop pressée  
Dans sa chute affolée  
Péniblement s'emmêle  
Aux branches ébouriffées  
D'un grand arbre effaré.

Elle s'y débat, furieuse  
En sursauts réguliers.  
Puis glisse lentement  
Du haut d'un marbre blanc  
Pour sembler retrouver  
- mais pour un instant seulement -

## Premiers poèmes II

Les ailes diligentes  
Qui guident son message.

Sous elle, les trottoirs  
Ont repris l'odeur âcre  
De l'urine luisante  
Qu'enjambe à petits sauts  
À sauts serrés  
Une noire aux yeux verts.  
Aux vitrines qui fusent  
Une bouche a souri.

Le teint ensommeillé  
De quelques sages crevettes  
Sur l'étal interpelle  
La silhouette violette  
D'une fine dame blanche.  
Sa main soupèse  
Son regard interroge.  
Son inquiétude s'apaise.

Plus loin, la rue s'agite  
Intime... Pour elle  
Notre univers entier  
Convoque ses concerts.  
Et des spectacles qui  
Aboliront d'un coup  
Dans le creux de nos fêtes  
Toute cette noirceur  
De nos mille et un  
Projets inachevés !

129- Rue Mouffetard (40)

Logis clair  
De chevelure et d'espérance

## Premiers poèmes II

Pour qui, secrètement  
Plus d'une none prient  
Peintes du péché noir  
De cruelle innocence.

Logis clair  
Aux bois de palissandre :  
De longs rires en cascade  
Qui dégringolent.  
Et des larmes aussi.  
Les orages de terre  
L'ouragan cadencé.

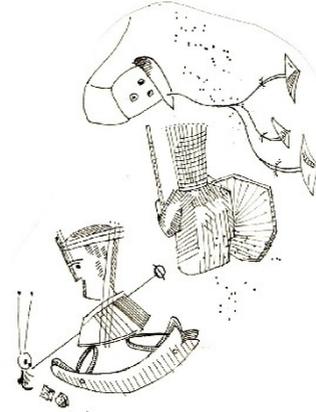
Logis clair  
Limpide ou éternel.  
De cette éternité  
Mi-verte, mi-grise  
Que l'on souhaite avec nos bras tentaculaires  
D'hydres bien basses et médusées !

Logis de palmeraies  
Et d'eau savante dans un air bleu...

Logis clair :  
Toi que l'on aperçoit  
Au fond des roches d'air.  
Et tes yeux  
Brillants comme un sou d'or  
Aux chapelles insensées  
D'un grand sillon d'azur !

Image au poulx démesuré :  
Dessine-moi une maison.  
Un petit bout de ciel  
Immense sur un chemin  
Qui mène au bout des mondes !

130- Une maison (33)



*Le cheval à bascule, encre sur papier*  
© Xavier Hiron, vers 1978

Fontaine que l'on quitte. À main droite  
Tels d'éblouissants pivots de manèges  
Ce ne sont que filaments de feux  
Et qu'attirantes eaux. Que lumineuses féeries  
Qui font paraître un ciel violet et sale.

Prendre sa place sur le grand tourniquet.  
L'œil est attentif et puéril. Alentour  
La fête allume les guirlandes de ses stands.  
La place tourne. Son axe couine et pivote.  
Vers quelle rue de hasard suspendra-t-elle son cours ?

Soudain, une allée familière nous happe  
Avec ardeur, comme la main solide d'un vieillard.  
Un univers mystérieux de visages égyptiens  
Rassure notre chagrin. Et puis  
Que préférerons-nous pour border d'éclats  
Notre chemin obscur ? Guerlain d'un soir ?  
L'intépide Chanel ? Ou l'invincible Saint-Laurent ?

## Premiers poèmes II

Mais ce dernier ferme ses stores  
Comme de lourdes paupières assombries.  
Au loin, Paris se calme, l'Arc se tait.

Voici bientôt venir l'enseigne bleue  
Et son portail de fer forgé.  
Dieu qu'une terre est haute !  
Combien terrible est son voyage !  
Et que de marches entravées  
De couloirs familiers, de contours...  
Combien d'élans informulés, aussi ?  
Ou d'arrêts incongrus ?  
De voltefaces et de sourires ?

Et ce tapis de feutre orange  
Tel un abîme émerveillé... !  
Puis, lorsqu'on en aura fait le tour  
Ce grand nid d'aigle qu'on embrasse  
Avec nos yeux réjouis : repère  
Où se dévoilera dans sa simplicité  
Tout ce qu'il nous faut aimer  
Pour jouir d'un vrai bonheur !

131- Avenue Victor Hugo (37)

Il nous suffit de rien.  
D'un peu de terre brune  
Soulevée en poussière  
Au coin d'un paysage.  
Il nous suffit d'un pieux  
Et vieux silence ambré  
Pour qu'on se couvre d'eau  
Telle une couverture.

Il suffit de si peu  
Pour éloigner l'appel  
Quand crie cette souffrance :  
« Il faut vivre, vivre ! »

## Premiers poèmes II

Aussi ouvre ton âme  
Aux doux rayons ardents  
D'un frais soleil craintif.  
Ouvre ton âme ainsi  
Aux forêts de ton cœur.  
Et croyons que demain  
- il faut croire toujours -  
Nous pourrons vivre ensemble  
La vie que tous espèrent !

### 133- La vie rêvée (21)

Le produit de cette vigne  
C'est le sang de notre mémoire  
Le verbe et le pourpre ajoutés.  
L'histoire recrachée  
Par nos poumons malades.

Car j'y mêle l'intime.  
Ma présence d'aède  
Comme un chant de silence.  
Cette tranquillité : un message  
D'homme à homme donné  
D'homme à homme reçu.

Nous sommes de ces hommes  
Côte à côte aujourd'hui.  
Mais dispersés par Zeus  
Sur le navire d'Ulysse.  
Ce chant est mon hommage.

Ce chant, je vous l'apporte.  
Au plus sombre de votre cœur  
Un poète passera, déposant  
Comme jadis en Attique  
La mémoire commune.

## Premiers poèmes II

Elle qui nous rassemblera  
Dans le sang des pressoirs !

### 134- Aux hommes de demain (23)

L'été lentement croule  
Sous des torrents de nuit.

Dans la haie, l'hirondelle  
Donne de l'aile  
Près du fruit perforé.  
Enveloppée qu'elle est  
Et ignorant son chant  
Et se gorgeant de l'inaudible !

La treille moribonde  
Est sans vigne et sans pleur.

Chaleur dorée  
Sous un éclair assassiné.  
Éclair et mauve  
En sa lumière saccharide  
Sous des cristaux jaunis.

Il pleut. J'ai peine.  
Un homme est mort.

### 135- Ode funèbre (17)



*Esquisse d'arbre, encre sur papier*  
© Xavier Hiron, 2007

C'est écrit : il suffit de se laisser porter.  
De marcher - c'est l'hiver -.  
De marcher - c'est l'automne -.  
De suivre les saisons inextinguiblement.  
Marcher pour dire aux heures  
Ce qu'elles peuvent nous laisser...

Ou même ne rien prendre et tout abandonner !  
Marcher, glaner encore, d'un pas de métronome.  
Flâner d'un pas léger, telle cette musique.  
Marcher - ne pas courir : il ne faut jamais fuir -.

Marcher, braver le noir, aller vers l'inconnu.  
« Est-ce que l'éther est sage ? Est-ce que le temps malin  
Nous offre le courage ? » Pas le temps de savoir.

## Premiers poèmes II

Il faut marcher encore, infatigablement :  
Aller du même pas que le pas des pourceaux.  
Marcher jusqu'à la fin, - s'il existe une fin -.

### 139- Marcher encore (16)

Comment te dire encore  
Le repos de ta présence ?  
Le confort de ton corps  
Contre le doute, contre l'errance ?

Comment te dire haut  
Le silence de tes mots ?  
La chaleur de ta voix ?  
L'apaisement tranquille  
Où naissent toute joie  
Tout bonheur, tout éclat ?

« Ce que j'apporte en toi  
Vivra par le regard des autres. »

Comment te dire : « Amour » ?  
Par ton souffle, j'ai senti  
Qu'il suffisait de dire « Oui ».  
Ce mot qui nous relie  
Au monde et à la vie.

### 140- Consentement mutuel (17)

Petites choses aux crânes mauves  
D'un grand amour vous êtes cause.

Deux larges yeux, profonds et bleus  
Déjà vont naître au ciel heureux

## Premiers poèmes II

Bordés de longs cils noirs. Et blondes  
Vos paupières jaunies, duvets précieux  
Ici respirent l'air mieux qu'une onde.

Petites choses aux crânes mauves  
D'un grand amour vous êtes cause.

Vos bouches crient tant et tant  
Puisqu'elles ont tant faim d'air.  
Faim des amours qu'on mâche  
Pour tomber au tréfonds de vos corps  
Où vos poumons soufflent et râlent.

Petites choses aux crânes mauves  
D'un grand amour vous êtes cause.

Quant aux membres, ils sont quatre.  
Ils agitent des pieds, des poings recroquevillés.  
Qu'ils ne se tendent par encore – oh, non ! -  
Vers l'objet désiré. Qu'ils remuent  
Et attendent d'amoureuses fessées.

Petites choses aux crânes mauves  
D'un grand amour vous êtes cause.

Car pour nourrir vos têtes blondes  
Et pour survivre au triste monde  
Vos petits êtres, combien fragile caoutchouc  
Ne savent rien, savante nudité  
Rien qu'éveiller des jours insoupçonnés.

Petites choses aux crânes mauves  
De grands amours vous êtes cause.

141- Petites choses (30)



*Esquisse de pot de fleurs, encre sur papier*  
© Xavier Hiron, 2007

## ODE À LA LUNE

- en hommage à Alfred de Musset -

I

Sereine et profonde  
Plus secrète que la mort.  
Tiède suzeraine  
Souveraine aux ténèbres.

À toute parole  
À toute peureuse interrogation  
Imperturbable.  
Posée au trône froid  
À l'humain inconnu.

## Premiers poèmes II

Glacée dans ta certitude de moire  
Te voici avancée, impérieuse beauté.  
Visage blanc de tulle, sein blême.

Car voici avancée la face irisée de son astre  
Plus secrète que la mort.  
Profonde et sereine, la lune.

86- Ode à la lune I (15)

### II

À l'heure.  
À l'heure des guerres affamées.  
Des guerres sourdes  
- sourdes guerres -  
À l'heure de ces battus de tourbe.  
De ces lavés d'eau sale  
Ces éclatés d'étoiles.

À l'heure  
Où le vent trébuche  
Puis roule en rafale :  
Tombé, prostré, battu  
Sur le blanc corps des morts.  
À cette heure hésitante  
Qui sur les peaux déroule  
Son air clair et tendu  
Comme le grand déferlement  
D'une âme solennelle...

À l'heure : « Garde à vous ! »  
À l'heure magistrale, je....  
À cette heure capitonnée

## Premiers poèmes II

De marbres funéraires.  
À cette heure incomprise  
Inconnue ou fanée :  
« Huit ans passés, huit ans donnés.  
Huit ans repris par leurs aînés. »

À l'heure bordée grave.  
À l'heure découvrant  
Douillet, le lit des cimetières.  
À cette heure, je, fourbe...

À l'heure  
De l'enfance mal rendue  
Maltraitée, mal donnée.  
De l'enfance mal apprise  
Mal comprise, mal aimée.  
À cette heure  
Où la misère n'est plus  
À l'homme supportable.  
À cette heure, je sommeille  
Et vois dans ma nuit

Des visages, des déesses  
Toutes simples et belles.  
Des gestes aux mains d'hirondelles !  
Des pas, des danses.  
Des rires, des éclats, hauts et droits.  
Le sourire d'Athéna, la déesse aux yeux pers.  
Et devine :

Ronds et bien faits, des seins  
Rebondis sur la chair  
Roulant sur le coussin  
Comme eût dit Baudelaire !

87- Ode à la lune II (50)

## Premiers poèmes II

### III

Tu es l'astre, tu es l'unique  
Le diadème promis et la pierre irradiée.  
Le joyau au pubis de la nuit.

Tu es l'amante, secrète et peureuse.  
L'amante nue à l'œil contemplatif  
Qui s'offre à l'érotisme des rois.

Tu es la veloutée tiédeur :  
Cette clarté à mes cils qui frémissent.  
Tu es l'amante pieuse qui

Sur sa couche durcie où la femme s'endort  
S'ennuie des impudeurs.  
Tu es glorieuse, tu es entière.

Ce délice insolent que l'on goûte...  
La découverte heureuse  
D'une autre forme d'adultère !

88- Ode à la lune III (15)

\* \* \*

Une nef à trois voiles.  
L'une de sang vernie  
L'autre de vent tendu.  
La troisième invisible.

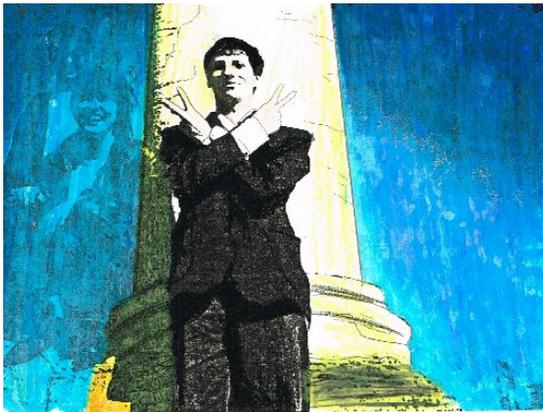
À la poupe, un mirage :  
Une guerre millénaire.  
Une cité pendue  
Aux grands rires des flots.

À la proue, une clameur...  
Prodigieuse panique :  
Une chute, un vertige !

Mais les trois voiles fines  
Dans la bourrasque de leur équipage  
S'entremêlent, se déchirent.

Et la nef, dans des cordes empêtrée  
Empêchée d'avancer par sa propre mâture  
Reste bloquée, peureuse, au bord de son destin !

91- Petite histoire enfantine (17)



*Photomontage d'étudiant, rehaussé de pastel gras © Frédéric Brun, 1992*

Poitrines rafraîchissantes  
L'air est ravivé. L'air est régénéré  
Dans l'ordre fort de vos souffles nouveaux.  
Par vous régénéré.

Goûtez-le avec vos bouches tendues  
Totalement décontractées.  
Touchez-le, comme du sable

## Premiers poèmes II

Car il vous appartient  
Quelques secondes, enfin !

Et nous commençons de revivre  
Selon vos modes réagencés.

Nos âmes rebâtissent les formes du jour  
Volontaires et lumineuses.  
Trouver pour vous cette architecture évidente  
Et sûre de son port, malgré la pluie.  
Trouver pour vous le porche. Ses baies  
Malgré ces rafales qui se lèvent  
Contre une marche, affectueusement.

Trouver cet édifice éclatant de splendeur  
Et accablé de certitude : tel un vitrail ancien  
Cerné de blanc et translucide !  
Trouver cette abbatale à ce jour désertée  
Et vierge de toute rumeur où seule une pierre  
Sait vibrer l'immuable des choses  
Par elle façonnées...

Certes. Mais c'est la quête de l'air  
La plus vivace des quêtes. Toutes ces formes  
Ne sont qu'images pour nos yeux. Tous ces bruits  
Ne sont que sons pour nos oreilles et pour l'esprit.

L'air, lui, est irréductible  
Aux battements de nos poumons.  
Irréductible à ceux de l'âme, aussi.  
Comme ces pierres de taille  
Constructrices en joies certaines.

Et l'on s'imagine marchant  
Sur les dallages des longs couloirs  
Perforant cette nef de craquements singuliers  
Et presque réguliers : une horloge pour nos cerveaux.

Le calcaire vivant, la pureté des lignes...  
L'angle d'un chapiteau impose notre errance

Parmi ces rêves insondables :  
Cette danse malicieuse des diables aux corniches...

Voici les murs solides :  
Nous pouvons les peupler.

Poitrines rafraîchissantes, je veux vous révéler  
Telles que vous avanciez aux heures anciennes  
Avec vos blancs manteaux, vos toges de patriarches.

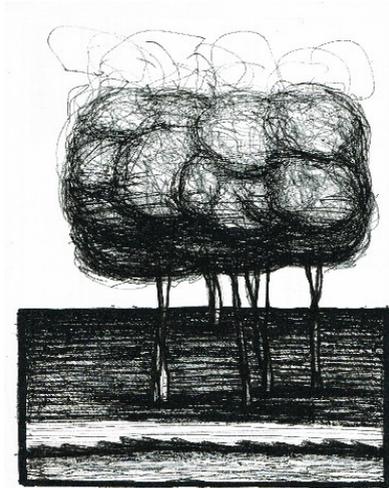
Mais loin de moi – oh, loin ! -  
La moindre complicité à tout académisme.  
Vous arboriez hier, couverts par vos silences  
La cire de vos joues. Et la rougeur flottait  
Dans le lent grouillement de tous vos mots lâchés !

Grands savants ou modestes sorciers ?  
En tout cas envoûteurs...  
Toute cette libération intentionnellement versée !  
Toute cette libération de vers et de phrases mêlés !

Car elles vont toujours, ces idées égrainées  
Par vous, pour venir se blottir  
Comme cent mille coursiers venant s'échouer  
Sous le porche tranquille de nos heures...

Car c'est bien vous qui, ici, êtes  
- oui, vous, ces hauts poètes rassemblés  
sous le cloître perçant de nos êtres -...  
Oui, c'est vous-mêmes qui êtes  
Ces frères laborieux d'un merveilleux empire  
Majestueusement formé aux lignes travailleuses !

95- Discours pour un musée imaginaire (66)



*Noyers dans les champs labourés, arbres n° 2 : feutre sur papier*  
© Xavier Hiron, 1994

Tel un grand drapeau noir  
Fusillé par le vent d'une capitale.  
Tel un grand drapeau noir  
Planté dans les veines sombres de la pierre.  
Tel un grand drapeau noir  
Porté par la misère  
De nos mains découpées dans la chair.

Tel un grand drapeau noir  
Un travailleur agile, un fort tailleur de pierres.  
Telles ces mains nerveées par nos justes désirs  
Et que cet ornement d'une saine détresse  
N'a pas su rendre folles...

Tel un grand drapeau noir  
Si large et si gris - d'un gris de cendres ! -  
Une jeunesse sans limite.  
Tel un grand drapeau noir

## Premiers poèmes II

Je me dresse à cette heure  
Sous un vent exalté !

### 98- Pour une Commune immortelle (18)

La neige emprisonne les hommes.  
Elle commence doucement, innocente.  
Se couche sur les branches, se cache sous les arbres  
Et fatigue les paysages dès que novembre se lève.  
De son souffle d'hiver, elle grignote, patiente  
Pour instaurer sa loi, sa foi de pesanteur.  
Puis un matin tranquille, lorsque décembre s'abat  
Elle clôt sur nos âmes son labyrinthe servile.  
Et tout a disparu en elle... Seules, sur un fond monotone  
Quelques branches trop lourdes subsistent  
Sans profondeur et sans volume : ses barreaux immuables.

Car la neige emprisonne les choses.  
Elle ne prolonge pas les chants du soir  
Mais s'attaque aux trottoirs, aux pieds des devantures  
Aux rideaux métalliques. Elle y fige les femmes  
Leurs bras serrés sur des paniers d'osier.  
Leurs fichus, dès lors, se recouvrent de silence.  
Les bruits se taisent. Leurs paroles s'éteignent  
À peine sorties des lèvres tièdes.  
Et lorsqu'en vapeur cette fluide colère se sera changée  
Plus aucune lumière ne résistera à sa nuit !

Mais la neige ne saura pas emprisonner les mots.  
Sous son immense couverture, les silences brûleront.  
Les lettres et les signes nous guideront vers un chemin ouvert.  
Près d'une ligne souple, elle nous guidera de son eau libre  
Pour nous couvrir de ses douceurs.

La neige retirée, il ne restera rien  
Qui puisse faire penser aux enfants sans mémoire  
Aux prisons de l'hiver. Car la neige

## Premiers poèmes II

Ne peut emprisonner les mots.  
Même là-bas, à Varsovie...

### 100- Les neiges de Varsovie (31)

Je n'aurai pas connu le repos de ta présence.  
Ton sourire apaisant qui berce le jour  
Fait oublier la nuit, ses couleurs tourmentées.  
Je n'aurai pas connu cette simplicité  
Sous le vent de l'autan. Ni ta force ni ta tranquillité  
Contre le monde, contre l'errance.

Je n'aurai pas connu la puissance de tes bras :  
Cette docilité sur mon âme calmée.  
Ton regard s'enfuyant sous l'ombre immodérée.

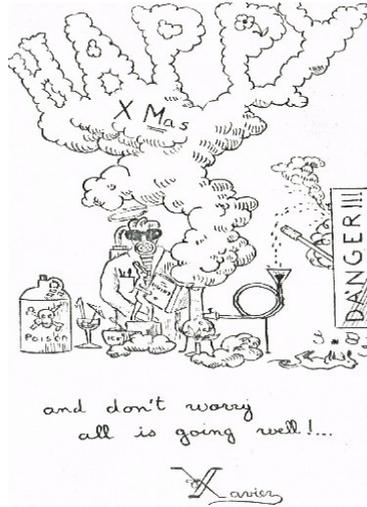
Mais je ne garderai que le reproche de tes yeux.  
Oui, je ne garderai que ton refus de nymphe.

Je n'aurai pas connu le souffle de ton corps  
Ni celui de ta voix collée à mon oreille.  
Je n'aurai pas connu, accrochée à tes doigts  
La douceur de la fièvre. Ni mon être aux abois  
Que flanquaient autrefois les veilles maternelles.

Je n'aurai pas connu ta protection gentille  
Contre mes souffrances et dans mes joies.  
Celles qui t'illuminent, celles qui me foudroient !  
Et je ne serai pas - l'illusion qui délivre -  
Redevenu l'enfant que j'avais tant aimé.  
Redevenu enfant après avoir été.

Car je ne garderai que le reproche de tes yeux.  
Oui, je ne garderai que ton refus de nymphe.

### 101- Je n'aurai pas connu (24)



Carte vœux, stage de fin d'étude au British Museum, Londres,  
© Xavier Hiron, 1984

J'ai accompli le voyage  
Et retrouvé, là-haut  
Au creux des paysages  
L'alouette profonde  
Et sa guitare d'accord parfait.

J'ai emprunté la route :  
Celle qu'indiquait la voie du cœur  
Et qu'un poète, vers 1800  
A suivi pour rejoindre  
Charleville et Bruxelles.

À cette époque  
Les revolvers crachaient  
Entre les amitiés trop consumées

## Premiers poèmes II

Et les rengaines de poivrots  
De la colère et du fer.

Aujourd'hui  
Cette machinerie s'est tue.  
Mais tes six cordes qui résonnent  
Sur les barrettes de ton manche  
Couvrent bien mal, le soir  
Le ronronnement banal  
D'un barillet\* qui dort.

### 103- Retour vers le passé (22)

\* barillet : petit baril. Par extension, se dit de divers dispositifs de forme cylindrique. Ce terme doit donc pouvoir s'appliquer à un petit tube en acier, traditionnellement désigné sous le vocable anglais de « bottle neck », et qui sert à plaquer ensemble toutes les cordes d'une guitare pour en obtenir un accord.



© Xavier Hiron, vers 1978